

LES PÈLERINAGES À JÉRUSALEM ET AU MONT SINAI DU XIV^e AU XVI^e SIÈCLE

PAR

PAULINE CANTONI

SOURCES

Comme source manuscrite, nous avons utilisé la *Très ample et habondante description du voiage de la terre sainte* de Jean de Tournai (ms. 409 de la Bibliothèque municipale de Valenciennes) et, comme sources imprimées, l'ensemble des relations de pèlerinages écrites entre le début du XIV^e et la fin du XVI^e siècle, sans compter nombre de relations antérieures au XIV^e siècle, tels les voyages de sainte Paule, d'Arculfe, de Willibald, ou postérieures au XVI^e siècle.

AVANT-PROPOS

Nous avons voulu rattacher les pèlerinages en Terre Sainte et au Sinaï à l'histoire des explorations, en les situant à l'intérieur de la phase de repliement sur l'Afrique, et en particulier sur l'Afrique orientale, qui fit suite à la fermeture de la Chine aux Occidentaux, et à la prise de Saint-Jean-d'Acre par les musulmans. Nous présentons d'abord un tableau assez complet des départs en pèlerinage, en fonction de l'attitude de l'Église et des musulmans, de la prospérité puis du déclin de Venise. Nous nous livrons ensuite à une critique des mobiles des pèlerins et à une étude des diverses manifestations de la foi au cours des pèlerinages. Puis nous étudions les conditions de voyage, c'est-à-dire les itinéraires, la navigation, les moyens de transport, les guides et interprètes, les vivres et bagages, l'hébergement et les dépenses. Enfin nous tâchons d'exploiter les renseignements apportés par nos relations sur les autochtones, juifs, musulmans et chrétiens, en les critiquant et en les comparant.



PREMIÈRE PARTIE

LES PÈLERINS

CHAPITRE PREMIER

PRÉSENTATION DES PÈLERINS

Les premiers pèlerinages. — Les musulmans qui s'installèrent à Jérusalem au milieu du VIII^e siècle, à une époque où de nombreux pèlerins s'étaient déjà rendus en Terre Sainte, firent preuve d'abord à l'égard de ceux-ci d'une relative bienveillance, en dépit de quelques mesures répressives ordonnées par Omar II, puis al Mutawakkil, et entretinrent des relations amicales avec les souverains carolingiens. La répression devait s'accroître à la fin du X^e siècle et au début du XI^e siècle, à l'époque où, la conversion du roi de Hongrie permettant l'accès à Constantinople par la voie de terre, les pèlerinages connaissaient un essor nouveau. Après l'installation des Frères Mineurs en Terre Sainte et l'apparition des premiers statuts maritimes vénitiens, au XIII^e siècle, et tandis que les projets de reconquête se succédaient, deux à trois cents pèlerins s'embarquaient chaque année pour Jaffa sur les galères régulières ou sur la flotte de Beyrouth. Mais la découverte de la route des Indes par les Portugais et le déclin maritime de Venise devaient porter un coup fatal aux pèlerinages de Terre Sainte, qui s'espacèrent de plus en plus jusqu'à n'être plus que le fruit d'entreprises isolées.

La condition des pèlerins. — Notre étude ne porte que sur un échantillon extrêmement restreint, du fait des lacunes des archives vénitiennes. Il apparaît toutefois que les pèlerins appartenaient à des pays extrêmement divers et qu'il se trouvait parmi eux un certain nombre de femmes; l'une d'elles, Margery Kempe, écrivit au début du XV^e siècle la relation de son voyage. La plupart d'entre eux étaient de hauts magistrats, de grands seigneurs ou des hommes d'Église; les plus considérables étaient autorisés à louer une galère privée ou à embarquer sur une unité de la flotte de Beyrouth. Il se trouvait aussi quelques riches négociants ou marchands de draps, qui réussissaient à se ménager, avant leur départ, de puissants appuis.

CHAPITRE II

LES MOBILES DES PÈLERINAGES

Les pèlerinages furent fréquemment accomplis, jusqu'au début du XVI^e siècle, à la suite de vœux dont la prestation constituait un acte religieux solennel. Les pèlerinages par procuration n'étaient pas rares non plus. L'examen des relations montre que leurs auteurs étaient fréquemment en proie à un

mélange de curiosité et de dévotion et qu'ils étaient entraînés par le désir de vérifier sur place la véracité des Écritures Saintes. Un vif intérêt se manifestait aussi pour l'aspect des villes et monuments d'Égypte et pour les mœurs musulmanes, en sorte que les pèlerins appartiennent au Moyen Âge par leur attachement à la tradition et annoncent la Renaissance par la hardiesse de leur esprit. De plus en plus, les relations prirent l'aspect de guides de voyage, par l'abondance de conseils pratiques de tout ordre destinés à encourager de nouveaux départs. Notons que les pèlerins, s'ils aimaient à enfreindre les interdictions imposées par les Frères Mineurs et par leurs guides, se hasardaient rarement au-delà de Damas, à l'intérieur de la Chaldée ou de l'Égypte. Ils ne portaient qu'un intérêt assez médiocre aux systèmes défensifs des villes et ports musulmans et aux forces armées du sultan, même s'ils furent parfois soupçonnés d'espionnage. Ils ne se livraient pas non plus à un négoce comparable à celui qu'effectuaient le patron et l'équipage des galères, mais se contentaient de tirer de petits profits de leur voyage, par l'achat d'étoffes de prix, de bijoux ou de bibelots. C'est en tout cela qu'ils se distinguaient d'explorateurs comme Josse Van Ghistele, des ambassadeurs ou des espions qu'étaient les envoyés de la cour de Bourgogne, La Broquière, Lannoy ou Adorne.

CHAPITRE III

LES MANIFESTATIONS DE LA FOI

Les pèlerins montraient un enthousiasme extrême à leur arrivée en Terre Sainte et à la vue de Jérusalem et du Saint-Sépulcre, à l'intérieur duquel, peu après la procession organisée par les Franciscains, avaient lieu d'étranges scènes. L'étude de la visite des saints lieux montre que le nombre des étapes du circuit religieux ne cessa de croître au cours des siècles, tant à l'intérieur même du Saint-Sépulcre que dans la ville et aux environs, et que la dévotion des pèlerins, sans doute influencée par les Frères Mineurs, se portait essentiellement sur l'enfance de Jésus et sa passion au Calvaire. En l'absence de document sûr, la nature des sites auxquels furent accordées, de plus en plus souvent, indulgences partielles et plénières, laisse à penser que les Franciscains du mont Sion ne furent pas étrangers au développement de cette dévotion. La même force de dévotion se manifeste enfin à travers le vol des reliques et les récits de miracles rapportés par les relations (la « Grotte au Lait » de Bethléem, les baumiers de Matarieh, l'apparition de la Vierge au Sinaï, l'icône de Seidnaya, la Sainte Épine de Rhodes, la croix de Stravo Vouni et la peinture du couvent Saint-Sauveur de Beyrouth).

Tout ceci, de même que le soudain engouement pour Notre-Dame de Lorette et pour les divers mythes qui avaient alors cours, confirme le désarroi auquel étaient en proie les esprits après les épidémies et les guerres du xiv^e siècle.

DEUXIÈME PARTIE

LES CONDITIONS DE VOYAGE

CHAPITRE PREMIER

LES ITINÉRAIRES

Les itinéraires maritimes. — A l'exception des Scandinaves, dont les navires suivaient la route occidentale — déjà connue des Normands —, jusqu'à la Sardaigne et Candie, ou cinglaient directement sur Acre après un prudent cabotage, les premiers pèlerins empruntaient la voie de terre par Constantinople. Après la chute de Jérusalem et l'établissement des bases commerciales en Syrie et en Égypte, la flotte des républiques italiennes, de Venise en particulier, s'accrut considérablement. Soumises aux édits sénatoriaux, les galères, dont le départ avait lieu au printemps après la fête du Saint-Sacrement, se rendaient à Jaffa par Parenzo, Pola, Zara, Raguse, Corfou, Candie, Rhodes et Chypre. En plus des galères, dont le déclin se situe au début du xvi^e siècle, des vaisseaux de type rond assuraient le service de Jaffa en hiver comme en été, suivant un itinéraire très semblable mais avec un nombre réduit d'esclaves. Les gens d'importance autorisés par le sénat à embarquer sur une unité de la flotte de Beyrouth étaient conduits à Jaffa, après débarquement des marchandises dans le port syrien, tandis que ceux qui avaient préféré embarquer à Barcelone, Gaëte ou Brindisi, ou encore partir à bord d'un navire à destination d'Alexandrie, rejoignaient Corfou, Zante ou Candie, d'où ils étaient directement conduits au port égyptien.

Les itinéraires terrestres. — Les pèlerins qui, venus d'Angleterre, d'Irlande ou de Scandinavie, traversaient l'Allemagne et la France, suivaient généralement les vallées de la Seine, du Rhin et du Rhône, et rejoignaient les cols des Alpes (Mont-Cenis ou Saint-Bernard) ou des Pyrénées (l'Hospitalet ou Roncevaux), afin de gagner Venise ou Barcelone.

Certains Scandinaves traversaient l'Allemagne et l'Italie pour s'embarquer dans un port de l'Italie du Sud, ou gagnaient Rome par l'Allemagne orientale, ou encore descendaient le Rhône jusqu'à Saint-Gilles-de-Provence, d'où ils rejoignaient Gênes et Venise. Les Russes, de leur côté, se rendaient à Jérusalem par Constantinople, en suivant le cours des grands fleuves. Enfin, débarqués à Jaffa, les pèlerins arrivaient à Jérusalem par Ramleh et, après avoir accompli les excursions traditionnelles, se rendaient parfois par Gaza à Sainte-Catherine-du-Sinaï, et de là au Caire et à Alexandrie, où ils attendaient le départ d'un navire. Les itinéraires suivis par les caravanes dans le désert du Sinaï, soit le long du littoral méditerranéen, soit à l'intérieur de la péninsule, recoupaient en partie les routes empruntées par le peuple hébreu.

CHAPITRE II

LA NAVIGATION

La vie à bord. — La galère sur laquelle les pèlerins s'embarquaient, généralement avec beaucoup de retard, possédait deux à trois mâts, dont le plus grand était muni de quatre voiles, et trois gouvernails; le château de poupe contenait les pièces réservées au capitaine et au timonier, le réfectoire, l'entrepôt d'armes et de marchandises et, un peu en avant, le magasin des vivres. Tout au long du navire, de part et d'autre d'une allée appelée *corsia*, s'étendaient les bancs des galériens. L'équipage comprenait le capitaine, les officiers de bord, les matelots, les galériens et les arbalétriers; les galériens n'étaient que rarement des condamnés de droit commun; c'était le plus souvent des hommes libres recrutés dans les colonies vénitiennes. La vie à bord était rendue difficile par l'entassement, l'inconfort du dortoir et la médiocrité de la nourriture, les passagers n'hésitaient pas à descendre à terre lors des escales, même par gros temps. C'était pour le capitaine et l'équipage l'occasion d'un actif négoce, que les édits vénitiens s'efforçaient en vain de réfréner.

Les techniques de navigation et les risques encourus. — Les galères vénitiennes n'utilisèrent pas avant la fin du xvi^e siècle les méthodes de navigation astronomique. Elles se contentaient de l'estime à vue de côte et des renseignements donnés par la boussole et les portulans; il était de règle, en outre, d'embarquer un pilote expérimenté aux abords de Venise. La durée de traversée variait de un à deux mois suivant le temps, l'état du navire et la durée des escales.

Les périls encourus étaient nombreux : contretemps à la suite de vents contraires, dangereuses tempêtes au large de la Dalmatie, de la Crète ou de la Sicile —, rencontres de corsaires catalans.

CHAPITRE III

LES MOYENS DE TRANSPORT TERRESTRES

Bien que nous ayons, au début du Moyen Âge, quelques exemples de pèlerins partis à pied et sans bagages, c'est généralement à cheval ou à dos de mule que la plupart d'entre eux voyageaient, sauf lors du passage de cols enneigés. Les chevaux étaient vendus ou laissés en garde à des aubergistes de Venise. Enfin, en Italie comme en Allemagne, avant ou après l'embarquement, les voyageurs utilisaient fréquemment la navigation maritime ou fluviale, plus rapide et plus sûre. A leur arrivée à Jaffa, ils effectuaient à dos d'âne ou de mule le trajet qui les séparait de Jérusalem, ce qui donnait lieu à toutes sortes d'incidents, parfois dramatiques. C'était aussi à dos d'âne que les pèlerins se rendaient à Bethléem, à Hébron ou à la mer Morte, ainsi qu'en Galilée ou en Syrie, sous

la protection d'une escorte. L'excursion la plus pénible était celle du Sinai, que l'on effectuait à dos de chameau ou de mulet, en compagnie d'une caravane musulmane, en passant par Gaza et Qualaat-en-Makhl ou par la route du littoral méditerranéen. Pour se rendre d'Alexandrie au Caire, il fallait s'embarquer sur le Nil à bord de grandes barques plates, à partir de Rosette. Du Caire on se rendait à dos d'âne aux pyramides, à dos de chameau et en barque à l'ermilage de Saint-Antoine-des-Déserts. Enfin, à l'aller ou au retour de leur voyage, les pèlerins accomplissaient à pied ou à dos de mulet quelques excursions à l'intérieur de l'île de Chypre, à la suite desquelles un grand nombre d'entre eux mouraient, victimes des insulations ou de la malaria.

CHAPITRE IV

LES GUIDES ET LES INTERPRÈTES

Avant de s'embarquer, les pèlerins devaient se munir de lettres de recommandation de leur seigneur ou de leur évêque, acquitter les péages et sauf-conduits nécessaires, avoir recours aux services d'un sergent ou de guides expérimentés pour les passages les plus dangereux. Le désir d'acquérir l'autorisation pontificale indispensable aux pèlerinages de Terre Sainte, dont le pape — sachant qu'ils étaient une source de profit pour le sultan — essayait de ralentir la cadence, donnait prétexte à divers marchandages. À Venise, les *tholomarii* étaient chargés par le sénat de guider les voyageurs et d'appuyer leurs démarches.

L'arrivée à Jaffa suscitait, de la part des autorités musulmanes, de très nombreuses formalités, qui étaient accomplies en présence des Frères Mineurs de Sion. La longue attente à bord de la galère était souvent à l'origine de décès. De Jaffa à Ramleh et Jérusalem, le trajet se faisait sous la protection d'une escorte composée des Frères de Sion, du patron et du scribe de la galère, des guides et drogmans, de seigneurs de Jérusalem et de leurs gens d'armes, auxquels se joignaient parfois les matelots. Une escorte semblable accompagnait les excursions aux environs immédiats de la Ville Sainte, en Galilée et en Syrie, ce qui n'empêchait pas les incidents causés par les mamelouks du sultan ou par des bandes d'Arabes d'être fort nombreux, particulièrement sur les bords du Jourdain. Les rapports des pèlerins avec leurs guides et drogmans, avec le grand et le petit cali étaient généralement assez bons et, même lorsque ne se nouait pas une solide amitié, les pèlerins reconnaissaient volontiers le dévouement et l'efficacité des guides sarrasins. Le sultan exerçait d'ailleurs une très sévère discipline sur les hommes auxquels étaient confiés les pèlerins occidentaux.

CHAPITRE V

LES VIVRES ET LES BAGAGES

Si les premiers pèlerins ne portaient pas d'insignes distinctifs, à partir des ^x^e et ^{xii}^e siècles les voyageurs portaient pour la Terre Sainte revêtus de la longue robe et du chapeau sur lesquels était brodée la croix de Jérusalem,

munis de la besace, de la gourde et du bourdon, tels que l'iconographie traditionnelle les représente. Une fois à Venise, ils se procuraient coffre, literie, provisions de bouche et tout ce qui était indispensable à un long voyage en mer. La nourriture servie à bord était extrêmement sommaire, sauf pour ceux qui, comme Casola et Brasca, étaient autorisés à partager la table du capitaine. La situation empirait encore lorsqu'à la suite d'une tempête les vivres venaient à s'avarier ou quand, à cause d'une épidémie de peste ou de choléra, il fallait renoncer à certaines escales. Il était nécessaire que la galère se ravitaile en eau potable, en viande et en fruits au cours de presque toutes les escales; les meilleurs centres de ravitaillement étaient sans doute Modon et Candie. Dès leur arrivée à Jaffa, les pèlerins se voyaient proposer par les marchands sarrasins ou chrétiens des vivres de toutes sortes; ils partaient pour Ramleh avec leurs besaces et leurs gourdes, le capitaine étant le seul à emporter son matelas. A Ramleh comme à Jérusalem, ils avaient encore recours aux offices des marchands autochtones, car les Frères Mineurs n'assuraient que le logement. L'appréciation des vivres et des bagages nécessaires à la traversée du Sinaï était laissée aux soins des guides et drogmans de la caravane avec laquelle voyageaient les pèlerins. Les points d'eau étaient plus nombreux à l'intérieur de la péninsule que le long du littoral, mais l'eau que l'on y buvait se révélait très mauvaise.

CHAPITRE VI

L'HÉBERGEMENT

Des hospices avaient été fondés par les souverains carolingiens au passage des Alpes et dans le nord de l'Italie, mais il n'existait pas pour le voyage de Jérusalem d'organisation comparable à celle qu'assurait la confrérie de Saint-Jacques. Après s'être arrêtés dans les hospices du Mont-Saint-Bernard et du Mont-Cenis, les pèlerins étaient conduits par les *tholomarii* de Venise dans les hôtels qu'on leur réservait. Lors des escales, certains restaient à bord tandis que d'autres demeuraient à terre chez des compatriotes, dans des couvents franciscains ou, à Rhodes, à l'Hôpital Saint-Jean. À Jaffa ils étaient conduits dans des grottes appelées « celliers de saint Pierre », à Ramleh ils logeaient dans l'hopice fondé par Philippe-le-Bon, à Jérusalem ils s'installaient dans l'ancien Hôpital Saint-Jean, assez peu confortable ou bien élsaient domicile chez l'habitant — surtout des guides et drogmans — ou au couvent de Sion, que les Frères avaient acquis officiellement en 1335. Les capitaines de galères, qui avaient d'abord été reçus dans le couvent franciscain, en furent exclus à la fin du xve siècle. Les pèlerins qui débarquaient à Alexandrie étaient conduits dans l'un des nombreux fondouks de la ville ou chez le consul, alors qu'au Caire il leur fallait descendre chez des marchands compatriotes ou dans une auberge. En Syrie, ils s'arrangeaient aussi pour être reçus dans les fondouks établis dans les villes ou, lorsqu'il s'en trouvait, dans un couvent franciscain. Enfin, quand ils se rendaient à Sainte-Catherine-du-Sinaï, ils campaient d'abord en plein désert avant d'être hébergés par les moines grecs, tandis qu'à Gaza ils passaient la nuit chez l'habitant ou à l'intérieur du caravansérail musulman.

CHAPITRE VII

LES DÉPENSES

La sévère réglementation à laquelle étaient soumis les pèlerins du haut Moyen Âge explique que nombre d'entre eux se soient lourdement endettés avant de partir en Terre Sainte. Les renseignements donnés par les relations montrent que la traversée maritime par galère, de Venise à Jaffa, coûtait en moyenne de trente à soixante ducats, tandis qu'à bord des nefs le prix ne dépassait pas une vingtaine de ducats. Le prix exigé à bord de la galère de Jaffa donnait lieu à divers contrôles de la part du sénat. Il variait fréquemment en fonction de la fortune et de la condition du voyageur, les Franciscains jouissant de prix extrêmement modérés.

À partir du milieu du xvi^e siècle, du fait de l'abandon progressif des pèlerinages de Terre Sainte, le prix de la traversée devint souvent très élevé, ce qui incitait les voyageurs à préférer des nefs marchandes aux anciennes galères. Au prix de la traversée s'ajoutaient le coût des divers achats effectués à Venise et au cours des escales, et les dépenses imprévues mais très élevées auxquelles étaient parfois contraints les pèlerins lorsque le patron de leur navire refusait de les reconduire à Venise. Les frais entraînés par le séjour en Terre Sainte étaient relativement peu importants, tout au moins pour les voyageurs venus par la galère de Jaffa. Le contrat passé avec le patron prévoyait en effet que celui-ci devait assumer toutes les dépenses, pourboires exceptés. Au contraire, l'acquittement des nombreux tributs exigés par le sultan, auxquels seuls les Franciscains échappaient, et la location des montures et d'une escorte armée incombait aux passagers des nefs et des galères marchandes. L'excursion à Sainte-Catherine-du-Sinaï s'élevait, tous frais compris, environ à une quarantaine de ducats par personne. Les pèlerins qui effectuaient cette excursion se réservaient, par clause contenue dans le contrat, de ne pas verser à Jaffa la somme convenue pour le retour, celui-ci devant s'effectuer sur un autre navire, à partir d'Alexandrie ou de Damiette.

TROISIÈME PARTIE

LES AUTOCHTONES

CHAPITRE PREMIER

LES JUIFS

Les pèlerins connaissaient assez mal les juifs de Palestine avec qui ils n'entretenaient que peu de relations. Toutefois, leur récits nous apprennent que les juifs s'installèrent à Jérusalem dans le quartier dit de la Juiverie, et

sur le Mont Sion, non loin du prétendu tombeau de David. Du fait de la constante hostilité des Franciscains à leur égard, les juifs ne jouèrent que rarement le rôle de guide ou d'interprète; mais ils ne cessèrent jamais complètement d'habiter Jérusalem, ni d'espérer leur retour dans la terre de Canaan, qui sera presque définitivement réalisé au xvi^e siècle, autour de Tibériade.

CHAPITRE II

LES MUSULMANS

Malgré les croisades et le mépris suscité par tels aspects de la vie de Mahomet et des mœurs musulmanes, les chrétiens éprouvaient une certaine admiration pour les adeptes de l'Islam. Les relations de pèlerinages témoignent du grand espoir que l'on fonda, à la fin du xiii^e siècle, sur la conversion des Mongols au christianisme et de la désillusion qu'entraîna la chute d'Acre. Il s'en suivit une vive hostilité à l'Islam, dont témoignent Fitzsimons, Vérone et Sudheim en dépit des efforts de conciliation entrepris par des hommes comme John Wycliffe, Langland, Gower et Wladimiri, puis par Jean de Ségovie et Nicolas de Cuse. L'essentiel de l'argumentation consistait dans la critique de certains aspects de la vie de Mahomet et des mœurs musulmanes, dans la mise en évidence des contradictions internes du Coran, comme de l'hypocrisie avec laquelle étaient contournées les interdictions coraniques. La fin du xv^e siècle vit, après une période d'entente sereine sous le règne de Quait-Bay, une reprise des persécutions et la détérioration des relations entre les Frères Mineurs de Sion et les autorités musulmanes puis turques, et, en même temps que s'éteignaient les controverses théologiques, l'établissement d'une indifférence marquée pour les musulmans et l'Islam.

CHAPITRE III

LES CHRÉTIENS

Les pèlerins manifestèrent un vif intérêt envers les sectes chrétiennes orientales. La complexité des rites et de la liturgie explique qu'ils aient fréquemment confondu nestoriens et diphysites, coptes et abyssins, qu'ils assimilaient volontiers aux chrétiens-de-la-Ceinture. Aucun pèlerin ne connut aussi bien les chrétiens orientaux que Burchard du Mont-Sion, dont le long séjour en Palestine correspondit à la phase d'optimisme de la chrétienté occidentale. À la fin du xv^e siècle, avant le ralliement d'une partie des chrétiens orientaux à l'église romaine, les pèlerins montraient à la fois de la curiosité pour les coptes, les éthiopiens et les géorgiens, et une haine instinctive pour les grecs, ennemis héréditaires des latins.

CONCLUSION

Les pèlerinages à Jérusalem et au Sinaï, qui avaient déjà été stimulés au ^x^e siècle par la conversion du roi de Hongrie et, deux siècles plus tard, par l'installation des Frères Mineurs à Sion et par l'apparition des premiers statuts vénitiens, connurent un nouvel essor aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, jusqu'au déclin maritime de Venise et à l'occupation de ses anciennes colonies par les Turcs. L'organisation vénitienne ne pouvant plus assurer comme autrefois le « voyage de Jérusalem », celui-ci devint le fruit d'entreprises isolées.

PIÈCES ANNEXES

1. Biographies de pèlerins.
 2. Tableaux des lieux de pèlerinage en Terre Sainte.
 3. Tableaux et cartes des itinéraires du « voyage de Jérusalem ».
 4. Tableaux des moyens de transport, terrestres et maritimes.
 5. Tableaux de l'hébergement en Terre Sainte.
 6. Liste des prieurs et custodes de Terre Sainte.
-